

Oui, la société en crise peut cultiver dans l'école les germes de sa nécessaire évolution. A condition de ne plus enfermer l'école dans un schéma traditionnel. Monsieur Mitterrand parlait un jour de crise de civilisation à propos de la déshumanisation croissante des milieux urbains et je me souviens avoir eu ce jour-là quelque espoir de le voir prendre en considération notre propre démarche parce qu'elle est une réponse positive aux questions qu'il posait alors.

Mais le pouvoir politique est-il capable de voir les réponses positives aux interrogations vitales, lorsque ces réponses s'exercent au ras du sol, là où l'on se salit les mains et non dans les tribunes ou les salons ?

Mais le monstre administratif qui gouverne notre vie par-delà les changements de gouvernements permet-il à ces derniers de connaître et d'encourager les initiatives, même lorsqu'ils en ont la volonté ? Et l'opinion peut-elle enfin être amenée à accepter d'abord, à vouloir ensuite, que l'école soit vraiment l'école de son temps et non celle dont un long conditionnement a imposé l'idée ?

Il faut à l'école d'autres moyens, et cela est possible même en période de rigueur car c'est davantage une question de choix que de possibilités.

Il lui faut une autre éthique, et cela s'impose d'urgence car c'est une question de civilisation, et de survie.

Tous les problèmes de société concernent l'école. Aucun d'entre eux n'y trouvera de solution par la voie scolastique.

Au choc des classes sociales, des civilisations et des cultures, la société ne peut répondre par un alignement. L'école non plus.

Les droits des enfants sont simplement les droits de l'homme

A la lecture de ces notes de Roger Ueberschlag, il est saisissant, une fois de plus, de voir combien est grande la similitude des problèmes de l'école et de ceux de la société en général.

Et comme il est réconfortant de voir à quel point se ressemblent les solutions qui s'imposent ici et là : « Le fond, c'est de vivre ensemble, essayer de faire disparaître toute cette supériorité qui divise les gens, essayer de rejoindre tous ceux qui peuvent marcher ensemble ».

Oumar DIA et Renée COLIN-NOGUÈS :
YAKARE, l'autobiographie d'Oumar

Préface de Roland COLIN, Collection Actes et
mémoires du peuple, Maspéro, Paris, 1982, 250 p.

Une contre - ethnologie populaire

L'arroseur-arrosé, en ethnologie, cela pourrait bien être le primitif analysé qui devient analyseur. Ici, le phénomène n'est pas fortuit et ne tourne pas au détriment de l'arroseur. C'est en pleine connaissance de cause que l'auteur, Renée Colin-Noguès a favorisé chez un travailleur sénégalais une prise de conscience de la société française, à travers son enfance puis au cours d'une migration qui commence en clandestinité sur un navire négrier pour aboutir dans les foyers de la Sonacotra. Transposition moderne d'une épopée vieille de trois siècles lorsque les Français installés dès 1659 à Saint-Louis du Sénégal assuraient le transport des Noirs vers les îles sucrières d'Amérique centrale.

Il y avait là, matière à un étonnant roman d'aventure mais nous aurions alors été volés d'une confiance-fleuve dont la simplicité et l'authenticité ne restituent pas seulement les faits mais toute une atmosphère africaine et même plus : une culture. C'est cette ambition : faire émerger d'Oumar, à travers le récit de son expérience, la prise de conscience des valeurs africaines, qui a donné à l'auteur le courage de décanter une quarantaine d'heures d'enregistrement, véritable palabre africaine. Avez respectés dans leur forme et non canalisés par le corset d'un questionnement : « *Je n'avais pas de grille de questions pré-établies. J'essayais seulement de tenir le fil chronologique et de rentrer avec Oumar à l'intérieur de son vécu* ».

Qui est Oumar ? Ce n'est pas un intellectuel africain qui a réussi et s'est établi à Paris. C'est un fils de paysan qui a quitté son village pour travailler dans ce qu'il appelle la brousse. Pour un paysan sénégalais, la brousse c'est ce qui est à l'extérieur de sa commune, la brousse, c'est Paris ! Pourquoi pas ? S'il existe une brousse des relations sociales, Paris mérite peut-être d'y figurer...

Voici donc, dans un hospice de Clichy, cet Africain de 26 ans livré aux vieillards ?

« Non, ce n'est pas trop triste de travailler pour eux. Pour moi, il faut travailler avec ces gens, parce qu'ils font partie de la vie, ils font partie de la communauté. Il ne faut pas les abandonner. Il faut les considérer comme nous. Il ne faut pas dire : ce sont des vieux, ils sont écartés de la vie... ! Non, ils

ont quelque chose quand même à nous dire. Il faut s'échanger. C'est comme ça qu'il faut vivre ».

Ce livre apporte sur la vie actuelle des paysans sénégalais un éclairage tout à fait inhabituel : si certaines coutumes africaines, de l'autochtone ou de l'émigré, ont déjà été décrites ailleurs, jamais elles n'ont été expliquées avec la conviction candide qui procède d'une analyse de l'intérieur. Comment sont vécus les écoles coranique et française, le baptême, la circoncision, les relations avec les filles, le mariage, le besoin de lutter, de s'associer (une grève des étudiants qui le fera renvoyer du collège annonce déjà sa participation aux luttes de la Sonacotra). L'apprentissage de l'émigration en Côte d'Ivoire puis en France, la prise de conscience du racisme et son analyse, le difficile retour au pays, chaque chapitre apporte des anecdotes et leur philosophie. Ainsi en quelques mots Oumar explique comment il explique la naissance du racisme :

« Que tu crèves de faim, tant pis pour toi ! Même si tu es Français ! tant pis pour toi ! Chez nous, ce n'est pas comme ça : on partage tous ensemble le peu qu'on a. Même si tu viens de très loin, du moment que tu viens habiter près de chez moi, si tu souffres, je te dépanne, on vivra désormais ensemble. Ici, ce n'est pas le cas. C'est très curieux pour moi de voir ça. Et ça aboutit au racisme, à une différence, à une différence entre catégories d'hommes ou de femmes : c'est un autre homme. C'est une autre femme ! C'est une autre ethnité. C'est une autre race, c'est une autre couleur ! C'est ça qui crée le racisme chez les Français, parce qu'ils n'ont pas creusé le fond... Le fond, c'est vivre ensemble, essayer de faire disparaître toute cette supériorité qui divise les gens, essayer de rejoindre tous ceux qui peuvent marcher ensemble ».

La véhémence, le lyrisme, la poésie, Renée Colin-Noguès a essayé de les restituer en gardant le rythme, la vie et la force du discours d'Oumar. Le vocabulaire et la syntaxe ont été scrupuleusement respectés. Oumar s'exprimait en français et non en poulâr : « Bien sûr, note-t-elle, une traduction directe du poulâr, si raffiné dans ses modes d'expression, aurait mieux rendu compte de toute la richesse et de l'originalité de la langue des Toucouleurs. Mais le français était notre seule parole commune ».

Le récit d'Oumar a été relu et discuté par ses camarades et par son jeune frère car l'auteur souhaitait en faire une histoire collective. Le titre qu'ils lui donnèrent exprime la confiance dans la lutte : YAKARE, en toucouleur, c'est en trois syllabes, une maxime de la détermination :

« Pour tout ce que tu fais, il faut avoir la patience, le courage de le faire il faut y mettre tout ton effort et penser qu'un jour tu arriveras au but. Il ne faut jamais se décourager ! »

Roger UEBERSCHLAG